

Nuit blanche, magazine littéraire

Olga Orozco et ses éclairs du monde invisible

Françoise Roy

Numéro 85, hiver 2001–2002

URI : id.erudit.org/iderudit/20627ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, F. (2001). Olga Orozco et ses éclairs du monde invisible. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (85), 44–45.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Olga Orozco et ses éclairs du monde invisible

Par
Françoise Roy

Olga Orozco est née à Toay, un lieu isolé, balayé par les vents, au cœur de la pampa argentine, en 1920. Elle fait partie de la génération d'écrivains que l'on a surnommée en Argentine la génération des années quarante. Peu avant sa mort survenue en 1999, elle a reçu le prestigieux Prix Juan Rulfo pour l'ensemble de son œuvre, où la poésie tient une place primordiale.

Le Prix *Juan Rulfo*, appelé ainsi en l'honneur du célèbre romancier et nouvelliste mexicain du même nom et décerné annuellement par l'Université de Guadalajara, couronne l'œuvre d'un écrivain de langue espagnole ou portugaise.

Olga Orozco a publié neuf recueils et des récits entre 1946 et 1995¹, sans compter les anthologies et recueils de sa poésie complète qui ont été édités depuis lors. On a dit de son œuvre poétique qu'elle est l'une des plus originales de la poésie latino-américaine de ce siècle et plusieurs critiques la considèrent comme étant l'une des meilleures poètes de langue espagnole du XX^e siècle.

Bien qu'on l'ait associée au surréalisme, à cause de son évidente recherche de l'onirique et de sa transgression des frontières de la réalité, sa poésie portait un sceau très personnel dès les premiers recueils. Il s'agit d'une écriture qui a recours au divin, à la magie, à la cartomancie et à l'astrologie. En outre, le destin, le passé et le futur, le temps qui passe, la passion dans tous les sens du mot, la mémoire et la mort y trouvent une place prépondérante, donnant à sa poésie une tournure nettement lyrique et métaphysique. D'ailleurs



Photo : Ernesto Monteavaro

Olga Orozco

les objets ne font sentir leur présence que très discrètement dans les poèmes d'Olga Orozco. Elle-même disait, dans une entrevue réalisée chez elle à Buenos Aires un an avant sa mort : « Je vais préférer la poésie lyrique, peut-être, à une poésie exclusivement conceptuelle. Mais une poésie conceptuelle peut également être très valable, s'il s'agit aussi de grande poésie ». Dans tous ses livres, on voit une évocation du déchirement, de la perte, des grandes questions de la place de l'homme sur terre. Les arts divinatoires, dont le contenu

symbolique, et donc poétique, est indéniable, ont par ailleurs joué un grand rôle dans sa vie personnelle. Elle racontait que ses amis avaient peur d'aller chez elle parce qu'ils la croyaient capable de prédire l'avenir. Elle avait appris le tarot et s'était intéressée à l'astrologie dans sa jeunesse, ce qui a joué un rôle décisif dans l'élaboration de son œuvre ultérieure. On devine la présence du mystère, de l'inexplicable, que la poète avait l'art d'interroger dans presque tous ses poèmes.

La poésie d'Olga Orozco est rythmée par des vers de longue haleine, de longues phrases qui tiennent souvent de la prose. Le vocabulaire, par ailleurs, est aussi recherché que les métaphores et les images, choisies avec un soin méticuleux ; rien à voir avec l'art minimaliste.

On a parlé de néo-romantisme à propos de son œuvre, à cause de la sensibilité à fleur de peau qu'elle dégage et du flot d'images qu'elle contient. On a évoqué sa touche magique, son ambiance sacrée. Son souci métaphysique a d'ailleurs quelque peu effacé une certaine tendance « confessionnelle », que les critiques reprochent souvent injustement à la poésie écrite par les femmes. D'ailleurs, Olga Orozco considérait que la poésie n'a pas de sexe, que le poète est quelqu'un « qui défie malgré lui parce qu'il est enfermé dans son moi, dans son époque, dans un monde limité ». Et puisque le temps et la mort sont des sujets omniprésents dans sa poésie, elle disait en entrevue, peu de temps avant sa mort : « parfois ma crainte dépasse la limite et je ne peux plus avoir recours à l'humour, parce que j'ai peur de la mort malgré le fait que je sois une personne croyante, et malgré le fait que j'aie confiance en une existence après la vie. Jamais je ne penserais que le contraire de la vie soit la mort. Je crois que le contraire de la vie serait plutôt le néant. Pour moi, la mort constitue une autre étape, une autre vision sans doute. Mais une continuité. Alors, de quoi puis-je avoir peur, en tant que croyante ? Peut-être ai-je peur d'une métamorphose possible qui pourrait être aussi douloureuse que celle de la naissance. J'ai le sentiment que c'est vraiment de ça qu'il s'agit. Non, je ne veux pas croire que ce soit un doute secret ».

Voici trois poèmes, tirés de différents livres et qui donneront un avant-goût de l'œuvre poétique d'Olga Orozco. **NS**

1. *Desde lejos* en 1946, *Las muertas* en 1952, *Los juegos peligrosos* en 1962, *La oscuridad es otro sol* (récits) en 1967, *Museo salvaje* en 1974, *Cantos a Berenice* en 1977, *Mutaciones de la realidad* en 1979, *En el revés del cielo* en 1987, *Con esta boca, en este mundo* en 1994, *También la luz es un abismo* en 1995 (récits), *La noche a la deriva* en 1995.

Olga Orozco a publié en français : *La nuit à la dérive*, poèmes présentés et traduits de l'espagnol (Argentine) par Claude Couffon, Indigo & Côté femmes, Paris, 2001.

« Elle est enfouie dans sa fenêtre
à contempler les braises du crépuscule, encore
[possible.
Tout en son destin a été consumé, définitivement
[inaltérable désormais
comme la mer sur un tableau,
et pourtant le ciel continue à passer avec ses
[angéliques processions.
Aucun canard sauvage n'a interrompu son vol vers
[l'ouest ;
au loin les pruniers continueront à fleurir, tout blancs,
[comme si de rien n'était,
et quelqu'un n'importe où érigeria sa maison
sur la poussière et la fumée d'une autre maison.
Inhospitable ce monde.
Et âpre ce lieu du jamais plus.
Par une fissure du cœur surgit un oiseau noir et il fait
[nuit
- où peut-être est-ce un dieu qui tombe agonisant sur
[le monde ? -
mais personne ne l'a vu, personne ne sait,
ni celui qui commence à croire que sur les liens brisés
[puissent naître des ailes magnifiques,
les nœuds instantanés du hasard, l'immortelle
[aventure,
même si chaque pas va clore avec un sceau tous les
[paradis promis.
Elle, elle a entendu dans chaque pas la sentence.
Et maintenant, elle n'est qu'une femme lointaine,
[immobile, une femme à sa fenêtre,
la simple architecture de l'ombre ayant trouvé asile
[dans sa peau,
comme si une fois une frontière, un mur, un silence,
[un adieu,
auraient été la véritable limite,
l'abîme dernier entre un homme et une femme. »

« Femme à sa fenêtre »
(tiré du livre *Con esta boca, en este mundo*),
traduit de l'espagnol par Françoise Roy.



Académie des lettres du Québec
4070, rue Saint-Hubert Montréal (Québec) H2L 4A8
Président Jean Royer
Tél. : (514) 525-1808 Fax : (514) 525-9945
Courriel : jeanroyer@videotron.ca

L'Académie des lettres du Québec salue

les finalistes et lauréats de ses trois prix littéraires annuels
ainsi que le récipiendaire de la Médaille.

Prix Victor-Barbeau de l'essai

Lauréat : Pierre Vadeboncoeur,
pour *L'humanité improvisée* (Bellarmin).

Finalistes : Guy Bourgeault,
pour *Éloge de l'incertitude* (Bellarmin)

Suzanne Joubert, pour *Éloge de l'inactualité,*
Réflexions sur la peinture et l'art (Fides)

Jean Morisset et Éric Waddal, pour *Amériques* (L'Hexagone)

Michèle Nevert,
pour *La petite vie ou les entrailles d'un peuple* (XYZ).

Prix Alain-Grandbois de poésie

Lauréate :
Martine Audet, pour *Orbites* (Les éditions du Noroît).

Finalistes :
Tania Langlois,
pour *Douze bêtes aux chemises de l'homme* (Les Herbes rouges)

Émile Martel, pour *Lumière ! Lumière !* (Écrits des Forges)

Marcel Olskamp, pour *Les Grands Dimanches* (L'Hexagone)

Serge Patrice Thibodeau, pour *Le Roseau* (Perce-Neige).

Prix Ringuet du roman

Lauréate :
Aki Shimazaki, pour *Hamaguri* (Leméac/Actes Sud).

Finalistes :
Gil Courtemanche,
pour *Un dimanche à la piscine à Kigali* (Boréal)

André Girard, pour *Chemin de traverse* (VLB)

France Théoret, pour *Huis clos entre jeunes filles*
(Les Herbes rouges)

Guillaume Vigneault, pour *Carnets de naufrage* (Boréal).

Médaille de l'Académie

Gaston Bellemare, président des Écrits des Forges et du Festival international de poésie de Trois-Rivières.

L'Académie organise aussi la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Visitez le site de nuitblanche.com pour lire les communications de la 30^e Rencontre d'avril 2001.